

Jocelyne Porcher

# Bien-être animal et travail en élevage



*Textes à l'appui*



Sciences en partage



# Bien-être animal et travail en élevage



# Bien-être animal et travail en élevage

**Textes à l'appui**

JOCELYNE PORCHER

Remerciements :

Merci à Joseph Bonnemaire pour ses conseils et ses critiques qui ont accompagné l'élaboration de ce manuscrit lent comme un bœuf, railleur comme une chevrette mais déterminé comme un cochon.

Un grand merci à Luce Cossa pour son aide dans la recherche bibliographique et au centre de documentation de la Bergerie nationale de Rambouillet.

*Édition* : Julie Couailler

*Maquette et montage* : Brigitte Mignotte

*Couverture* : Brigitte Mignotte

*Photos de couverture* : de gauche à droite, Porc Magazine/INRA-C. Maitre/INRA-C. Madzak

Toute reproduction ou représentation intégrale ou partielle, par quelque procédé que ce soit, des pages publiées dans le présent ouvrage, faite sans l'autorisation de l'éditeur ou du Centre français d'exploitation du droit de copie, est illicite et constitue une contrefaçon. Seules sont autorisées, d'une part, les reproductions strictement réservées à l'usage privé du copiste et non destinées à une utilisation collective, et d'autre part, les analyses et courtes citations justifiées par le caractère scientifique ou d'information de l'œuvre dans laquelle elles sont incorporées (loi du 11 mars 1957).

© Educagri éditions-INRA éditions, 2004

ISBN (INRA éditions) : 2-7380-1165-9

ISBN (Educagri éditions) : 2-84444-311-7

Educagri éditions

BP 87999 - 21079 DIJON Cedex

Tél. 03 80 77 26 32 - Fax 03 80 77 26 34

[www.editions.educagri.fr](http://www.editions.educagri.fr) [editions@educagri.fr](mailto:editions@educagri.fr)

INRA éditions

147 rue de l'Université 75338 PARIS Cedex 07

Tél. 01 42 75 90 00 - Fax 01 47 05 99 66

[www.inra.fr/editions](http://www.inra.fr/editions)

# Sommaire

INTRODUCTION : OÙ EST LE PROBLÈME ?	7
<b><i>Chapitre 1. De l'élevage aux productions animales</i></b>	<b>15</b>
I. Les animaux domestiques : des biens ou des liens ?	17
II. Animaux domestiques et sociétés rurales	30
III. La zootechnie, science de l'exploitation des machines animales	42
<b><i>Chapitre 2. Le bien-être animal</i></b>	<b>53</b>
I. La législation européenne du bien-être animal	56
II. La zootechnie et le bien-être animal	67
III. L'étude « objective » du bien-être animal	83
IV. Évaluer et mesurer le bien-être animal	90
V. Le prix du bien-être animal	100
VI. Labelliser le bien-être animal	110
VII. Comportement animal et éthologie	119
VIII. Émotions et bien-être	130
IX. Le bien-être animal dans les pays de langue allemande	138
X. Le bien-être animal contre les éleveurs ?	147
XI. L'animal de la philosophie	154
<b><i>Chapitre 3. Plaisir et souffrance au travail en élevage</i></b>	<b>171</b>
I. Le travail	176
II. Travailler	183
III. Travail et affectivité	191
IV. Souffrance au travail et stratégies défensives	198
V. La reconnaissance du travail	213
VI. L'organisation du travail	221
VII. Un élevage durable ?	233
CONCLUSION	247
BIBLIOGRAPHIE	255





# INTRODUCTION

*Le bien-être, quand on n'a même pas l'être, n'est-il pas un luxe pour fantômes inconsistants ?*

[VLADIMIR JANKÉLÉVITCH]

## OÙ EST LE PROBLÈME ?

Le bien-être animal est aujourd'hui un élément incontournable du paysage politique, économique et social des productions animales : réglementations, normes techniques, prescriptions éthiques, injonctions économiques, etc. Malgré les divergences de points de vue et les fortes oppositions entre professionnels et protecteurs des animaux, le bien-être animal semble faire nécessité dans notre société, et plus largement dans les sociétés occidentales, et témoigner de l'intérêt partagé de chacun d'entre nous pour le bien-être de nos animaux d'élevage. Mais cette problématique draine un flux croissant de fonds européens, mobilise des dizaines de chercheurs, génère colloques internationaux, livres et publications sans que, semble-t-il, n'apparaisse pourtant aucun résultat probant susceptible de satisfaire vraiment les parties en présence, sans que rien ne change véritablement pour la majorité des animaux d'élevage dans les systèmes de production incriminés, c'est-à-dire les systèmes industriels et intensifiés. De quoi s'agit-il alors ? Où est le problème dans cette histoire de bien-être animal ?

Le but de ce livre est de fournir des éléments autonomes de compréhension et d'analyses quant à l'origine de cette question, aux enjeux qui lui sont attachés et aux voies possibles de résolution des problèmes posés. Il ne s'agit donc pas ici de faire la synthèse des centaines de publications rendant compte de « manips » financées en Europe, aux États-Unis, en Australie ou au Canada au nom du bien-être animal, ni la liste, en tout état de cause éminemment transitoire, de la réglementation « bien-être animal ». Il s'agit plutôt de saisir à partir de différentes approches, notamment à partir de la question du travail, où se situe le point d'ancrage des controverses et sur quelles bases s'articulent les positions des uns et des autres ; c'est-à-dire de comprendre comment se construisent cette question du bien-être animal et la réglementation qui en résulte, quelles sont les grandes tendances de cette thématique et ses évolutions probables, et en quoi elle s'inscrit dans de plus vastes interrogations

sur l'élevage aujourd'hui. Cet élargissement ouvre à d'indispensables questionnements transdisciplinaires où se rencontrent zootechnie, sociologie, psychologie, philosophie, anthropologie, histoire, économie, etc. Parce qu'il vise à faire état de l'origine, du contenu et des enjeux des débats sur le bien-être animal par l'exercice propre de la pensée de chaque lecteur, cet ouvrage, qui suit néanmoins le fil subjectif d'un parcours réflexif singulier, est construit autour de textes d'auteurs de différents horizons et dont les opinions sont contrastées. Ce choix de forme et de contenu est une invitation à la rencontre des auteurs et à la lecture des ouvrages considérés, lecture qu'aucune vulgarisation, aussi bien faite soit-elle, ne saurait remplacer. La problématique du bien-être animal et celle du travail en élevage ouvrent à la réflexion des voies nouvelles que chacun, dans le pré carré de ses préoccupations, a sans doute du mal à appréhender. Ce livre se propose de tracer un chemin de mots dans cette complexité, un chemin parmi d'autres, légitimé par la conviction, partagée par un grand nombre d'éleveurs, que l'élevage et les animaux d'élevage participent de la construction de nos sociétés et de notre bien-être à tous bien au-delà de quelques alinéas réglementaires transitoires.

Quoique cet ouvrage concerne les productions animales dans leur ensemble, et que les éleveurs cités travaillent dans différents systèmes et avec différentes espèces animales, la production animale de référence à notre propos est la production porcine. Cette production, archétypale de l'évolution des productions animales, concentre en effet, au sein des productions industrielles, une part importante des critiques et des enjeux du bien-être animal. Animal le plus consommé, le cochon est également, entre attraction et répulsion, et du fait de l'ambiguïté de son statut dans notre société, celui qui témoigne peut-être le mieux de l'évolution des représentations du bien-être des animaux d'élevage et des liens que nous construisons avec eux.

Une analyse transdisciplinaire est d'autant plus nécessaire que le terme de bien-être animal (*animal well being*, *animal welfare*) ne désigne pas un concept scientifique et ne renvoie pas à une définition consensuelle. La majeure partie des scientifiques et des protecteurs des animaux ne donne pas à ce terme le même contenu, non plus par exemple les scientifiques français, allemands ou suisses. De façon un peu schématique, nous pourrions dire que la majorité des scientifiques français défend peu ou prou une orientation « adaptation de l'animal au système » alors qu'un grand

nombre de scientifiques allemands, suisses, ou autrichiens, propose une orientation « adaptation du système à l'animal ». Dans le premier cas, l'objet de recherche « bien-être animal » est l'organisme animal et la discipline de référence est la biologie (stress et adaptation) ; dans le second cas, l'objet de recherche est le binôme *ethos* de l'animal/système de production et les disciplines de référence sont l'éthologie et la zootechnie. La langue dominante du discours scientifique étant l'anglais, les nombreux travaux des chercheurs allemands ou suisses ont un impact bien moindre sur l'évolution de la problématique que ceux des américains ou des australiens. C'est sans doute pourquoi l'éthologie de l'animal d'élevage, en tant que telle, c'est-à-dire la science qui étudie l'*ethos* des animaux, leurs mœurs, leurs habitudes, est faiblement représentée dans la littérature scientifique disponible en France sur le bien-être animal alors que les travaux « adaptatifs » conduits par les comportementalistes y ont par contre une très large place.

Le niveau commun de sens partagé par ces différents courants semble être celui des origines, c'est-à-dire celui des *cinq libertés* (*five freedoms*) soulignées dans le *rapport Brambell* (Brambell, 1965). Ce rapport, rédigé en 1965 à la demande du ministère britannique de l'Agriculture, est l'œuvre d'un groupe d'experts chargés, dans un contexte social très critique de l'élevage intensif, de faire le point sur le bien-être des animaux dans ce type d'élevage. Selon ce rapport, ces *cinq libertés* pour l'animal, quel que soit le système de production, doivent être les suivantes : pouvoir se lever, se coucher, se nettoyer normalement, se retourner et s'étirer les membres. Ces points ont été ultérieurement développés en : 1. Liberté de ne pas souffrir de la faim et de la soif en recevant une alimentation propre à entretenir la santé ; 2. Liberté de ne pas vivre dans l'inconfort en bénéficiant d'un environnement adapté à son espèce ; 3. Liberté de ne pas éprouver de douleurs, blessures ou maladies et de bénéficier de soins ; 4. Liberté d'exprimer un comportement normal dans suffisamment d'espace et en compagnie de congénères de son espèce ; 5. Liberté de ne pas éprouver désarroi ou peur en vivant dans des conditions permettant d'éviter la souffrance mentale. Le rapport Brambell met ainsi en évidence les aspects psychiques et émotionnels autant que physiologiques du bien-être des animaux. Les conclusions de ce rapport conduiront en 1967 à la création d'un Comité pour le bien-être des animaux d'élevage qui deviendra en 1979 le FAWC (*farm animal welfare Council*<sup>1</sup>).

1. <http://www.fawc.org.uk/>

En France, c'est en 1981 qu'est publié *Le grand massacre*, cosigné notamment par le professeur Kastler, prix Nobel de physique en 1966. L'émergence plus tardive en France qu'en Grande-Bretagne de la critique sociale des systèmes industriels correspond au développement de ces systèmes. Ils ne prennent en France un véritable essor, notamment en production porcine, qu'après les années soixante-dix. En 1979, Robert Dantzer et Pierre Mormède publient *Le stress en élevage intensif*. Cet ouvrage, écrit par des vétérinaires, met en évidence les effets négatifs du stress sur la santé des animaux et sur la productivité des élevages. En 1975 paraît aux États-Unis *Animal liberation*, publié en français en 1993. Cet ouvrage du philosophe Peter Singer, qui présente une critique radicale de l'élevage et non pas seulement de l'élevage industriel, constitue actuellement une base théorique forte, bien que très souvent implicite, de nombreux débats internationaux autour du bien-être animal ; le postulat principal étant que l'élevage est, par essence, une violence contre l'animal et donc intrinsèquement antinomique avec le bien-être de l'animal.

Notons qu'il n'y a, par contre, pas d'ambiguïté sur l'objet de la question qui était posée aux experts du comité Brambell en 1965 : qu'en est-il du bien-être des animaux élevés en systèmes intensifs ? La question ne concernait pas le bien-être des animaux dans les activités d'élevage en général, mais dans les conditions de vie particulières imposées aux animaux d'élevage dans les systèmes intensifs. Elle était bien posée aux systèmes de production (*intensive systems ; factory farming*). Les conclusions du rapport Brambell étaient claires : les systèmes intensifs exercent d'énormes contraintes sur les animaux et ne permettent, dans la majeure partie des cas, ni l'expression des comportements libres ni la sauvegarde de la santé psychique et physique.

À partir des années quatre-vingt se construit une science du bien-être animal qui vise, au-delà de la critique morale, à étudier *objectivement* le bien-être des animaux dans les systèmes de production incriminés. Mais cette recherche d'objectivité, appuyée sur le primat de la biologie en tant que science de l'expérimentation, supposée garante de l'*objectivité* de la recherche, repose sur de nombreuses exclusions et entrave *de facto* la faculté de penser le bien-être animal en tant qu'objet complexe. La question du bien-être étant polarisée sur l'animal et non sur le système de production, elle se désintéresse de la souffrance des éleveurs et des salariés, générée par les procédures du travail dans les systèmes industriels et des liens que cette souffrance peut avoir avec celle des animaux. La

critique économique et sociale de ces systèmes, qui mettait pourtant en lumière l'effet négatif des processus d'industrialisation de l'élevage sur la santé psychique et physique des travailleurs, est ainsi écartée. Plus largement même, c'est rapidement la question du travail dans ces systèmes qui est exclue de la recherche. Or, nous le verrons, le travail, et plus précisément le rapport subjectif au travail, est au cœur de la problématique du bien-être des animaux et des personnes en élevage.

Pour comprendre l'émergence de la demande sociale de bien-être pour les animaux d'élevage, sa traduction scientifique en problématique du bien-être animal et son impact sur les systèmes de production actuels, nous reviendrons tout d'abord sur l'histoire de l'élevage. Pourquoi vivons-nous avec des animaux ? Pourquoi y a-t-il entre les animaux et nous quelque chose plutôt que rien ? Ce retour aux fondements du lien nous permettra, dans une première partie, de mettre l'accent sur la transformation de l'élevage à partir du milieu du XIX<sup>e</sup> siècle en France en un ensemble d'activités de *productions animales*. En quelques décennies, les relations que dix mille ans d'histoire en commun avaient construites entre les animaux et nous ont été radicalement bouleversées en même temps que disparaissaient les sociétés paysannes. La construction de la zootechnie comme science de l'exploitation des machines animales et l'efficacité quantitative de ses prescriptions ont permis de légitimer l'exploitation industrielle des animaux. La fin justifiant les moyens, l'objectif de « nourrir le monde », c'est-à-dire la primauté de la performance quantitative, a fait prévaloir la rationalité économique du travail au détriment de ses autres rationalités, notamment relationnelles. Le sentiment actuellement partagé par la majorité de nos concitoyens et des professionnels de l'élevage est, ainsi que l'expriment de nombreux éleveurs, que l'« on a été trop loin ». Mais ce « trop loin », comment le penser et dans quel champ ? Où se situe le point de rupture entre ce qui était acceptable et ce qui ne l'est plus ?

Nous assistons donc aujourd'hui, *via* la problématique scientifique du bien-être animal, sur laquelle nous ferons le point dans une deuxième partie, à un retour sur la scène publique de ces rationalités relationnelles du travail en élevage. En effet, la question du bien-être, comme euphémisme de la souffrance en systèmes industriels – car la question du bien-être ne se pose que par l'évidence de la souffrance –, constitue un retour du refoulé affectif envers les animaux d'élevage. La convocation de la sensibilité comme valeur

légitime dans la connaissance de l'autre (l'animal) renvoie à des débats philosophiques anciens et interroge les méthodes « objectives » de la science dans l'étude d'un phénomène aussi subjectif que la souffrance. Ce retour du refoulé affectif conduit également à une réémergence de la place de l'éleveur et de la relation entre éleveurs et animaux dans le champ du bien-être. Par le biais de cette relation, ce sont les sens et les contenus du travail en élevage qui sont interpellés. L'évolution de la réglementation comme compromis entre lobbying européens contribue-t-elle à une transformation du travail avec les animaux ? Dans quel sens ?

S'intéresser au bien-être ou à la souffrance des animaux en élevage, c'est interroger les conditions de vie de ces animaux dans le cadre du travail ; ce que nous ferons dans une troisième partie. Ces conditions de vie sont grandement partagées par les éleveurs ou les salariés et leurs animaux. En systèmes industriels en effet, pour les personnes comme pour les animaux, la vie au travail se passe dans des bâtiments. Si l'air de ces bâtiments est chargé de poussières, celles-ci pénètrent dans les poumons des uns et des autres ; si le niveau sonore est élevé, du fait du nombre d'animaux, du bruit des barrières, etc., les décibels affectent les tympans des uns et des autres ; si les truies sont en cage, c'est au milieu des cages, entre des cages ou dans des cages, que travaillent éleveurs et salariés ; si les animaux sont sur caillebotis, il n'est certes pas nécessaire de charrier du fumier, mais il est indispensable par contre – et cela de plus en plus fréquemment du fait des récurrences pathologiques – de passer le karcher dans les salles ou de nettoyer les fosses à lisier, non sans risques, du fait des émanations de gaz qui peuvent être mortelles (hydrogène sulfuré  $H_2S$  notamment). Le *travailler*, c'est-à-dire le rapport subjectif des personnes à leur travail a nécessairement un lien, même s'il n'est pas directement observable ou exprimable, avec le bien-être ou la souffrance des animaux. Car travailler, ce n'est pas seulement produire, c'est aussi se produire et être en relation. C'est dans l'espace de la relation, dans l'écoute accordée aux animaux, dans le temps consacré à la communication, que l'éleveur peut savoir ou non quelque chose de ce que ressentent ses animaux. Le plus beau des camions de transport d'animaux, le plus sophistiqué des équipements en matière de bien-être animal, sera peu de choses au regard du bien-être des animaux si la personne qui s'en occupe ressent son travail comme un lieu hors de soi-même et hors de sa propre responsabilité. « Il faudrait un gars de plus » ; « Il faudrait charger moins le camion », « Il faudrait que la cadence soit moins rapide » pour que le travail soit bien fait et

« pour que les animaux ne souffrent pas », mais « je l'ai dit et redit, maintenant on laisse faire ». « On laisse faire », c'est-à-dire que l'on arrête de se battre pour bien faire son travail « cinquante heures en courant », et on le fait comme on peut, comme nous y poussent des procédures de travail qui comptabilisent le temps de la relation entre êtres humains et animaux mais aussi entre les personnes, comme des « temps improductifs ». Or le bien-être ne peut exister dans la pression productive ininterrompue. Le bien-être des animaux d'élevage, parce qu'ils vivent dans le monde du travail humain, dépend des conditions du travail et des conditions de vie des individus au travail, de leur degré d'autonomie, de la place qui est donnée à l'expression des comportements libres. Le bien-être animal n'est pas une donnée, une succession de bits ou de gènes que la science s'efforcerait de mettre au jour et dont l'animal serait l'innocent et stupide dépositaire. Le bien-être animal est avant tout l'expression d'une critique des systèmes industriels en tant qu'ils sont générateurs de souffrance et destructeurs de la vie.

Nous nous interrogerons également sur la durabilité de l'élevage. Les systèmes industriels et intensifiés sont-ils compatibles avec le développement durable aujourd'hui prôné par les instances nationales et européennes ? Les productions animales sont-elles durables ?

Face à tout ce qui semble signer sa disparition programmée, nous considérerons en conclusion les enjeux d'une pérennité de l'élevage dans notre pays.





# *Chapitre 1*

**De l'élevage  
aux productions  
animales**



# I. LES ANIMAUX DOMESTIQUES : DES BIENS OU DES LIENS ?

Depuis dix mille ans environ, les processus de domestication conduisent les êtres humains et les animaux à vivre ensemble, à vivre ensemble plutôt que séparés. Cette insertion des animaux dans l'espace humain est le plus souvent présentée comme une entreprise d'appropriation de la nature et d'exploitation des animaux. Ainsi que l'avance un grand nombre d'ouvrages abordant l'histoire de la domestication, *l'homme* aurait domestiqué les animaux afin d'utiliser à son profit leur force motrice et dans l'intention préméditée de les traire, de les tondre et de les manger. Cette représentation aussi utilitariste qu'anthropocentriste de la domestication est récusée par les anthropologues qui soulignent la force symbolique du lien entre êtres humains et animaux et le fait que les êtres humains ne pouvaient guère anticiper l'intérêt économique des animaux avant qu'ils ne les aient préalablement domestiqués. Autrement dit, et contrairement à ce qu'écrivent encore de nombreux ouvrages ou manuels pédagogiques, les femmes et les hommes du Néolithique n'ont pas domestiqué les animaux *pour* leur lait, leur laine, leur viande, etc. L'intérêt économique que les êtres humains ont pu trouver aux relations avec les animaux est le plus vraisemblablement postérieur aux premières domestications.

La représentation économiciste occulte par ailleurs deux importants points de vue. Celui des animaux tout d'abord. Tous les animaux n'ont pas coopéré aux processus domesticatoires. Si les vaches, les cochons ou les moutons font depuis longtemps partie de la vie des êtres humains, nombreuses sont les espèces qui sont réfractaires aux contacts humains. Certaines espèces animales, peut-on penser, ont trouvé un intérêt à ces processus de domestication et y ont acquis des avantages. Ces processus ne sont donc vraisemblablement pas uniquement l'œuvre des êtres humains mais le résultat d'une rencontre entre certaines sociétés animales et certaines sociétés humaines. L'assertion économiciste éclipse également les motivations affectives qui, au-delà de la notion d'« empreinte » des éthologues, impliquent des processus d'attachement et qui sont peut-être à l'origine de la création des liens entre êtres humains et animaux. Si l'on considère en effet, à la lumière de ce qui rassemble aujourd'hui les êtres humains et les animaux, la place et la force du lien affectif dans nos relations, et si l'on admet, ainsi que propose de le penser le paléontologue Stephen Jay Gould, qu'entre les femmes et les hommes du Néolithique et nous les différences ne sont finalement pas si grandes, il est impossible d'exclure la question affective de la compréhension des processus domesticatoires. La proposition domesticatoire peut être alors inversée : les femmes et les hommes n'ont pas domestiqué les animaux pour leur soutirer de la laine, du lait ou de la viande, mais ils bénéficient de ces biens parce que les processus de domestication ont réuni les uns et les autres. Ces processus ne sont pas finalisés par l'intérêt économique mais contiennent en eux-mêmes leur propre fin, peut-être moins en termes de pouvoir, comme le propose l'anthropologue Jean-Pierre Digard, qu'en termes d'amitié, de communication et d'échanges

réciroques. Pour l'anthropologue Marcel Mauss, ce qui fait la force du lien social dans de nombreuses sociétés humaines, ce sont les rapports de don : le lien précède le bien. Peut-être en est-il de même dans nos relations avec les animaux.

C'est pourquoi les textes choisis comme guides pour penser la domestication et l'élevage des animaux renvoient à l'éthologie et à l'anthropologie. Ils interrogent de manière contrastée l'origine de notre lien aux animaux et sa fonction sociale. Ils s'intéressent également aux relations entre êtres humains au sein de différentes sociétés.

## *L'économique et l'esthétique*

Ainsi pour David Mac Farland, professeur d'éthologie à l'université d'Oxford, la domestication est un procédé finalisé en vue des intérêts humains, bien que planent quelques zones d'ombres sur les raisons de la domestication de certains animaux comme le chien. La représentation, essentiellement utilitaire, de la domestication que présente cet article écrit en 1981, perdure encore aujourd'hui largement dans l'enseignement, notamment dans l'enseignement agricole.

EXTRAIT DE *Dictionnaire du comportement animal*, D. MAC FARLAND, Robert Laffont, 1981.



« Domestication : C'est le procédé par lequel les hommes ont, structurellement et physiologiquement, modifié certaines espèces d'animaux (et modifié leur comportement) en les maintenant dans ou près des habitations humaines et en faisant naître à partir de ces individus ceux qui semblaient les plus aptes à remplir leurs objectifs. Ceux-ci peuvent être d'ordre économique : la docilité de l'animal, un comportement maternel efficace, une grande fertilité, la longévité, un rendement optimal en laine ou en lait, des taux de croissance accélérés, et des conversions en nourriture efficaces sont alors importants. Ils peuvent être aussi d'ordre esthétique. C'est ainsi que l'on sélectionne plus particulièrement certaines races de chiens, d'oiseaux [les serins des Canaries (*Serinus canaria*), par exemple] ou de poissons combattants (*Betta splendens*). Il faut cependant noter que, dans tous les cas, les efforts visent à une meilleure adaptation des animaux domestiques à leurs conditions particulières d'existence (nourriture, habitat, climat).

Un peu d'histoire. D'une manière générale, on peut dire que la domestication des animaux date de la révolution agraire et a débuté au moment